

# Revue de la presse

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **107 (1962)**

Heft 6

PDF erstellt am: **09.08.2024**

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

compte du rôle essentiel qu'elles jouent dans l'entretien et la remise en état du matériel de guerre.

Un vaste remaniement des services techniques militaires est en cours. Estimant devoir en laisser l'exécution à son successeur, le colonel-brigadier de Wattenwyl, après s'être voué corps et âme, et pendant près de 20 ans, à sa lourde tâche, a demandé sa mise à la retraite. En la lui accordant, le chef du D.M.F., faisant allusion à cette fertile activité, n'a pas manqué de le remercier.

*Colonel E. Léderrey*

---

*Revue de la presse*

**L'école où l'on apprend à compter à l'envers**

A quelques pas des arènes de Nîmes se forment les techniciens des armes antiaériennes françaises de demain. C'est là en effet que se trouve l'Ecole de Spécialisation d'Artillerie Antiaérienne (E.S.A.A.) où l'on instruit les servants des missiles et l'encadrement de la D.C.A. française, des F.T.A., comme on appelle cette arme chez nos voisins, (Forces Terrestres Antiaériennes).

Au moment où l'on va introduire les engins téléguidés, les fusées Bloodhound dans notre armée, il paraît intéressant de résumer, même brièvement, à l'intention de nos officiers, l'intéressant article sur ce sujet que donne le numéro de la deuxième quinzaine de janvier 1962 de *Bled-5/5*.

« La chose la plus importante — dit-on à l'E.S.A.A. — est maintenant d'abandonner le canon. Il faut que nous soyons capables d'employer les missiles dès leur mise en service dans les corps de troupe ; ce qui ne saurait tarder ».

Un *engin d'instruction* a été choisi. C'est le Projectile Autopropulsé Radioguidé contre Avion, le « P.A.R.C.A. ».

Son prix est d'environ 70 000 N.F. français et il peut « lutter » contre des avions volant à une vitesse maximum de 1100 km/h.

Sa puissance a été réduite, afin de pouvoir l'utiliser sans danger en métropole. Avec une portée balistique maximum voisine de 25 km, il est capable d'intercepter un objectif à 10 000 m d'altitude. Sa vitesse peut atteindre Mach 1,8.

Trois appareils sont nécessaires au fonctionnement du *Parca* : un radar de tir chargé de la poursuite automatique de l'objectif et de sa localisation finale aboutissant à l'interception ; un second radar pour téléguidé le missile dans le faisceau du radar de tir ; un troisième

appareil de télécommande, pour transmettre par radio les ordres destinés au missile.

La connaissance du *Parca*, engin d'instruction, permettra aux élèves d'étudier d'autres engins guidés, car le principe reste toujours le même.

Les exercices de tir sont effectués à Biscarosse, dans les Landes, en utilisant l'océan comme champ de tir.

La « section de lancement » d'une batterie comprend quatre rampes télécommandées, dont les appareils de guidage s'entourent d'un indescriptible réseau de fils d'un développement kilométrique. Malgré cela, la mise en place de la batterie complète, en pleine nature, ne demande (sic) que six heures !

Tandis que le commandant de batterie se tient au courant de la situation aérienne dans un rayon de 200 kilomètres, le radar de guet du groupe — car la batterie est encadrée — détecte, par exemple, un objectif. Et le commandant de batterie reçoit l'ordre de prendre ce but à son compte, de le détruire.

Aussitôt le radar de tir de la batterie entre en action et prend l'appareil ennemi dans une véritable toile d'araignée. Dès que le but ne se trouve plus qu'à 45 km de la batterie, c'est la poursuite automatique par le radar de tir qui commence. A 25 km, le « calculateur de pointage » entre en jeu, télécommande la « rampe » choisie, et celle-ci tourne et pointe le missile dans la direction et l'élévation voulues.

L'ennemi est maintenant à portée de tir. De sa remorque, le commandant de batterie déclenche le feu : un bouton à presser et le *Parca* s'élanche dans l'espace, suivi d'une traînée de flammes. Il est aussitôt saisi par le second radar, le « G.I. », qui l'amène dans le faisceau du radar de tir, après une opération appelée « raccordement » qui dure six secondes. Dès cet instant, c'est le radar de tir, dont le faisceau passe par l'objectif, qui assure le guidage. Il donne à tout moment et la distance du missile et celle du but ; quand les deux distances sont égales, le troisième appareil envoie un ordre radio qui provoque l'explosion de la fusée.

On peut se demander pourquoi on a fait du *Parca* un *engin d'instruction*, alors qu'en le perfectionnant un peu — dit-on — on aurait pu en faire un engin opérationnel, autrement dit un projectile de guerre. Il semble que ce soit une question de crédits qui ait motivé cette mesure. Mais — dit *Bled-5/5* — un nouveau missile français, et opérationnel celui-là, est à l'étude. On espère même pouvoir en doter les corps de troupe à la fin de 1963. A ce moment-là, le personnel servant aura déjà été formé, grâce au *Parca*.

### Schweizerschlachten

Coïncidence curieuse : alors que paraissaient, dans les numéros 1, 2 et 3 de la *R.M.S.* de 1959, nos articles sur l'*Importance stratégique de la Suisse des origines à l'ère atomique*, sortait de presse une étude sur le même sujet, plus fouillée que la nôtre, due à la plume de Hans Rudolf Kurz<sup>1</sup>, chef du service de presse du D.M.F. et par conséquent bien placé pour connaître les questions relatives à notre défense nationale.

L'ouvrage que nous analysons aujourd'hui<sup>2</sup> en fournit la preuve. C'est en quelque sorte une introduction à la brochure citée plus haut.

On ne saurait en effet réaliser pleinement le rôle stratégique joué en Europe, par la Suisse, sans étudier les voies de communication qui font de ce pays, au centre de l'Europe, une plaque tournante. Et c'est la principale d'entre elles, la *route du Gothard* qui a provoqué les batailles, livrées pendant plus de deux siècles par les Confédérés, en vue d'en assurer les débouchés, d'abord vers le N, puis vers l'W et finalement vers le S.

Quelle en est la raison ? D'où vient l'importance de ce passage des Alpes ? Du fait que, en vue de régler ses différends avec le pape, l'empereur Henri II en a besoin pour se rendre en Italie. A l'effet d'en assurer la garde, en 1231, il octroie aux Urnais l'*immédiateté impériale*, privilège qui leur accorde, sinon la liberté, du moins une *autonomie locale*. Schwyz et Unterwald en ayant bénéficié peu après, les trois minuscules *Orte* s'unissent et fondent la plus ancienne démocratie du monde, la *Confédération suisse*, âgée aujourd'hui de plusieurs siècles.

Tel le tronc de notre arbre généalogique, la *route du Gothard* s'étire des Alpes au Lac des Quatre-Cantons. De *Lucerne* (atteint en 1332), elle bifurque vers le N, et vers l'W, où elle aboutit d'un côté à *Zurich* (1351), de l'autre à *Berne* (1353) ; après avoir, l'année précédente, aggloméré *Glaris* et *Zoug*.

Cet accroissement de la *Confédération des huit cantons* s'est fait au détriment de la maison d'Autriche qui, de 1315 à 1388, a cherché à s'y opposer. *Morgarten*, *Laupen*, *Sempach*, *Naefels* sont autant de victoires qui consacrent la suprématie de la piétaille sur la chevalerie et portent au loin la réputation guerrière des Suisses. Avec la participation des Appenzellois, elle est confirmée à nouveau à *Vögelinsegg* et *Stoss* (1405).

<sup>1</sup> Nous avons rendu compte de *Die Schweiz in der europäischen Strategie* dans la *R.M.S.* de janvier 1959.

<sup>2</sup> Volume cartonné de 295 pages et 23 croquis, édité, sous le titre : *Schweizerschlachten*, par la maison Francke, Berne, 1962.

Cette poussée vers le NE est suivie d'une descente vers le S où les Confédérés, sollicités par les Léventins, s'avancent jusqu'à Bellinzone. Battus par le duc de Milan, à *Arbedo* (1422), ils abandonnent pour un temps le Tessin et vont bientôt se livrer à la guerre civile.

Elle met aux prises *Schwyz* appuyé par les Confédérés, et *Zurich*, soutenu par l'Autriche, cantons qui se disputèrent la succession du comte de Toggenburg, mort *ab intestat*. A la suggestion de l'Autriche, Charles VII, heureux de débarrasser la France des « Armagnacs » — soldatesque pillarde que vient de libérer la fin de la Guerre de Cent-ans — en forme une armée qu'il place sous les ordres du dauphin et dirige sur Bâle. Alertés devant Zurich, les Confédérés détachent 1500 hommes chargés, sans dépasser la Birse, de reconnaître l'adversaire. Grisés par leur succès initial, ils franchissent le cours d'eau, pour tomber sous les coups de l'artillerie, les charges d'une nombreuse cavalerie et d'une infanterie encore plus nombreuse qui les encercle. « Moins vaincus que las de vaincre » dira le pape Pie II, témoin oculaire, ils sont écrasés. Ce sacrifice ne fut pas inutile. Impressionné par la défense héroïque de ses rudes adversaires, le dauphin épargna Bâle. Devenu Louis XI, il s'allia aux Confédérés, par un traité de « bonne et perpétuelle amitié », dont il ne tarda pas à tirer profit.

Rusé, il poussa les Bernois — menacés comme lui par les visées territoriales de Charles le Téméraire sur la Franche-Comté — à déclarer la guerre à ce dernier. Entraînés dans les *guerres de Bourgogne*, de 1476 et 1477, les Confédérés remportèrent les victoires de *Grandson*, de *Morat* et de *Nancy*, mais laissèrent Louis XI retirer les marrons du feu. Ils n'en préparèrent pas moins la conquête de la Suisse romande, en particulier l'entrée de *Fribourg* et de *Soleure* dans la Confédération (1481). D'autre part, le riche butin capturé au cours de cette lutte leur donna le goût du pillage.

Ce germe d'indiscipline fut plus marqué encore dans la *guerre de Souabe* (1499). Les combats livrés à *Schwaderloh*, *Frastenz*, *Calven* et *Dornach*, tout le long du Rhin, eurent pour résultat de trancher les derniers liens qui rattachaient encore la Confédération à l'empire et de préparer l'intégration de *Bâle* et *Schaffhouse* (1501).

La Confédération était devenue une grande puissance militaire, dont le duc de Milan allait bientôt se rendre compte. Ayant commis l'imprudence de participer à la guerre aux côtés de Charles le Téméraire, c'est sur lui que les Confédérés, qui n'ont pas digéré l'affront d'Arbedo, se retournent et lui infligent la défaite du *Giornico* (1478).

Ce brillant fait d'armes est en quelque sorte le prologue des *guerres du Milanais*. Elles visent moins à assurer les débouchés du Gothard vers le S qu'à assouvir la soif de butin des Confédérés. Devenus des « *Kriegsknechte* », ils vont durant vingt ans, arroser de leur sang

les plaines lombardes, ce « cimetière des Suisses » selon Machiavel, qui, par ailleurs, les avait proclamés « les conquérants de l'Italie ». Leur exode avait commencé avant la guerre de Souabe. En 1494, malgré l'interdiction de la Diète, 8000 mercenaires avaient accompagné Charles VII à Naples. La terreur qu'ils avaient inspirée était telle que, lors de leur rappel vers le N, le pape s'opposa à leur passage à travers Rome. Le goût du pillage — disparu plus tard dans les régiments suisses capitulés, qui se distinguèrent par leur discipline — ne diminuait en rien leur ardeur à la lutte. L'auteur en cite deux exemples.

L'un est *Novare* (1513), la plus glorieuse et la dernière bataille gagnée par les Confédérés. L'autre est *Marignan* (1515) qui vit leur défaite. Réputée invincible, durant plus de deux siècles, leur infanterie se révéla impuissante devant des moyens dont ils étaient dépourvus : les masses d'artillerie et de cavalerie. Cette « bataille des géants » selon Trivulce, est aussi la dernière livrée en Italie par les Suisses, dont la glorieuse retraite est immortalisée par Hodler.

Leur adversaire et admirateur, François I<sup>er</sup>, renouvela le traité d'alliance qui allait faire de la Suisse un réservoir de soldats, dans lequel la France puise jusqu'à la chute de la royauté.

Marignan est suivi d'une période de luttes intestines qui prépare l'écroulement de la Confédération des XIII cantons, en 1798. De cette année fatidique, l'auteur cite *Neuenegg*, victoire remportée trop tard pour empêcher la chute de la puissante république de Berne.

L'ouvrage se termine par les guerres civiles qui mirent aux prises catholiques et protestants à *Kappel* (1531), *Villmergen* (1712) et au cours de la campagne dite du *Sonderbund* (1847).

\* \* \*

De ce passé, l'école nous a laissé le souvenir de Morgarten, de Sempach, de Saint-Jacques et autres lieux illustres. Mais nous n'étions pas en âge d'imaginer la somme de courage, de sacrifices et de dévouements que ces noms recouvraient. C'est le mérite de Hans Rudolf Kurz de nous le faire comprendre, de redonner vie à ces luttes épiques et de nous inciter — par un texte facile à lire et des croquis schématiques, qui font de son livre un véritable guide — à parcourir l'un ou l'autre des « champs semés de gloire » de notre passé.

LDY